

envisage les décisions que l'on prend ou que l'on supprime : *the archeology of allegiance in Ephesos* (p. 329-355). La quatrième et dernière partie a pour objet les « *Emotions in interpersonal communication* ». Ed. Sanders intitule son essai : « C'est un menteur, un prétentieux, un goujat » : la naissance des émotions hostiles dans l'éloquence judiciaire attique (p. 359-387) ; « Étant dans l'impossibilité de me lamenter et de pleurer avec vous », c'est ainsi que commence le chapitre de Chrysi Kotsifou qui a pour thème « chagrin et lettres de condoléances sur papyrus » (p. 389-411). Jane Massegli envisage les émotions opposées devant la statue représentant la vieille femme ivre de la glyptothèque de Munich (copie romaine d'un original grec datant de la fin du III<sup>e</sup> siècle a. C.) (p. 413-430, avec cinq figures). L'ouvrage s'achève sur des réflexions d'une linguiste, Maria Theodoropoulou (p. 433-468). Un index général (p. 473-480) suivi d'une liste de mots grecs (p. 480-483) et des sources littéraires, des inscriptions et des papyri (p. 483-487) facilitent la lecture de ces quinze essais dont l'énumération peut paraître fastidieuse mais dont l'intérêt est indéniable : les émotions telles que la peur, la colère, l'envie, le chagrin, l'espoir ont été remarquablement étudiées dans des contextes divers (la religion, les litiges, la vie politique et la vie privée) et en rapport avec une variété de *media* (récits de miracles, acclamations, pétitions, lettres de condoléances, éloquence judiciaire...).

Simon BYL

Olaf KRAUSE, *Der Arzt und sein Instrumentarium in der römischen Legion*. Remshalden, B. A. Greiner, 2009. 1 vol. 16 x 24 cm, 183 p., nombr. ill. (PROVINZIALRÖMISCHE STUDIEN, 3). Prix : 19,80 €. ISBN 978-3-86705-046-3.

C'est avec beaucoup de retard que ce petit ouvrage m'est arrivé pour compte rendu ; il est lui-même le fruit d'une thèse soutenue en 2003 à Mayence : donc tout a commencé il y a bien 15 ans ! C'est une compilation fort sympathique mais sans aucune originalité, et qui même répète des erreurs grossières, comme l'interprétation de la fameuse fresque de la Via Latina à Rome (fig. 7 p. 56) qui n'a rien de médical, rien de militaire, rien de légionnaire, comme l'a déjà et définitivement démontré Pierre Boyancé en 1964. Il est certainement bon qu'un jeune chercheur puisse publier, mais un tel recueil, gentiment artisanal, reste bien périphérique dans un secteur où les nouveautés sont... légion ! Il a parmi ses mérites de regrouper une documentation qu'ont présentée avec plus de force Milne déjà (1907), puis Bliquez, Jackson, ou Wilmanns, et de faire rêver sur des noms du passé, Novaesium, Vetera, Haltern, Bonn, Lauriacum, Carnuntum, Vindonissa, Novae... Il est certain surtout que, malgré des informations souvent vieillies et des images souvent devenues elles-mêmes des documents archéologiques, l'ouvrage dans son ensemble intéressera le lecteur germanophone, amateur d'histoire de la médecine ou d'histoire militaire : c'est là une vulgarisation érudite tout à fait commode, qui offre une entrée en matière pour une remise au goût du jour.

Danielle GOUREVITCH

Dimitri NAKASSIS, *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*. Leyde, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XV-448 p., 17 fig. (MNEMOSYNE. SUPPL., 358). Prix : 123 €. ISBN 978-90-04-24451-1.

Ce volume amène à porter un nouveau regard sur la société mycénienne de Pylos (Messénie) telle qu'elle ressort des tablettes en linéaire B (vers 1200 avant J.-C.). L'analyse traditionnelle se centrait surtout sur les institutions – c'était tout naturel, puisqu'une importante partie des études tentait d'élucider les structures politiques, sociales et religieuses. Dans cette optique, la société mycénienne était envisagée comme comportant, d'un côté, une élite – avec à sa tête le souverain, le *wanax*, et les notables civils et religieux qui en dépendaient directement – et, d'autre part, le reste de la population du royaume. Dans ce « reste de la population », figuraient non seulement l'immense cohorte des dizaines de milliers d'anonymes qui peuplaient la Messénie de l'Âge du Bronze, mais aussi la plupart des personnes dont les tablettes mentionnent les noms. Cette hiérarchie sociale n'était pas fautive, mais trop réductrice. D. Nakassis y apporte un important correctif en se concentrant non plus sur les institutions, mais sur les individus. Selon ses calculs, les textes pyliens comportent 700 lemmes d'anthroponymes assurés et complets, plus 264 autres non assurés et/ou incomplets. Ces 964 lemmes totalisent 1.683 occurrences – ces données ressortent d'une prosopographie qui occupe la plus grande partie du livre (p. 187-414). Nakassis s'est livré à une étude minutieuse de ces anthroponymes, tenant compte d'un maximum d'éléments contextuels, géographiques et archéologiques. Ceci le conduit à présenter un nouveau tableau de la société messénienne. Elle était habituellement envisagée de manière assez compartimentée : un même individu ne se manifestait que rarement dans des domaines différents de la vie sociale et économique. Nakassis y substitue une flexibilité individuelle bien plus marquée en termes de secteurs et de lieux d'activités. Davantage de personnes peuvent exercer plusieurs occupations et le faire dans différents endroits – métallurgie et élevage ; armée et agriculture ; etc. Le problème de méthode le plus crucial était le traitement des homonymies : lorsqu'un anthroponyme apparaît plusieurs fois, représente-t-il, ou non, la même personne dans toutes ses occurrences ? Il existe des exemples lumineux des deux possibilités, mais comment faire dans les cas non évidents ? Dans le passé, l'homonymie était le choix par défaut – voir par exemple le travail de pionnier de Margareta Lindgren sur la prosopographie pylienne (*The people of Pylos*, Uppsala, 1973). Nakassis part d'un préjugé favorable à l'identité personnelle, mais soumet son hypothèse à un examen attentif. Accumulant les indices de toute sorte, il en arrive à conclure qu'un anthroponyme répété désigne, tantôt, des personnes indiscutablement différentes, tantôt, une même personne (avec quatre degrés de probabilité : sûr, probable, possible ou douteux). Il en résulte que les 700 lemmes d'anthroponymes assurés et complets seraient selon lui probablement portés par 779 individus distincts. On pourra bien sûr différer d'avis sur telle ou telle analyse de détail, mais les discussions sont généralement convaincantes. Une des leçons à tirer de l'étude est que la plupart des personnes mentionnées nominativement dans les tablettes faisaient, en fait, partie de l'élite sociale et/ou économique pylienne – mais cette élite comportait, bien entendu, divers niveaux. Ainsi, les « forgerons » pyliens pouvaient avoir des esclaves à leur service et donc être à la tête d'ateliers importants. Rien n'est parfait et ce livre n'échappe pas à la règle. P. 77, la localisation du forgeron *pe-re-qa-no* en PY Jn 725.3 est correcte dans le tableau, mais fautive dans la discussion – or, c'est cette erreur qu'exploite en partie le raisonnement. À plusieurs reprises, l'anthroponyme *du-ni-jo* est présenté comme le nom le plus populaire de Pylos. En fait, il apparaît une douzaine de fois :

c'est bien moins que les 20 occurrences d'*a-ke-o* ou les 23 d'*a-ko-so-ta*. Il est dommage de trouver des petites incohérences numériques comme p. 58, où deux groupes comptent 61 et 82 noms, alors que p. 81, ils en ont 64 et 83 ; un troisième groupe a 199 noms p. 73, mais 197 p. 103. Il aurait visiblement fallu consacrer davantage de temps à la relecture du travail. Malgré ces quelques défauts, l'ouvrage de Nakassis est vraiment digne d'éloges : il change substantiellement les perspectives et nous amène à avoir une image bien plus fluide, vivante et, ajouterais-je, réaliste de la société mycénienne de Pylos. Il y a exactement 40 ans, Margareta Lindgren avait publié les deux premiers tomes de son *People of Pylos*. Un troisième volume devait en livrer la synthèse, mais n'a jamais paru. On la trouvera désormais, en plus d'une nouvelle prosopographie tenant compte des éditions parues entre-temps, dans *Individuals and Society in Mycenaean Pylos*.  
Yves DUHOUX

Olga TRIBULATO, *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 14,5 x 22 cm, XXII-422 p., 18 fig., 3 cartes. (CAMBRIDGE CLASSICAL STUDIES). Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02931-6.

Il volume curato da Olga Tribulato, *Language and Linguistic Contact in ancient Sicily*, propone una raccolta di dodici contributi, distinti in tre differenti sezioni. Il testo si inserisce nella ricca bibliografia dedicata alla Sicilia e alle testimonianze linguistiche restituite dalla documentazione letteraria ed epigrafica, aprendo nuovi spunti di indagine. Come chiarisce Olga Tribulato nella documentata introduzione, scopo del volume è fornire un impianto teorico della storia linguistica della Sicilia, alla luce del dibattito corrente sulla natura della colonizzazione siciliana e del più ampio tema del superamento di una visione dualistica, sul piano culturale, tra dominanti e dominati. L'introduzione della Tribulato ha il merito di illuminare il dibattito critico, spesso arenatosi su alcuni concetti cristallizzati nella tradizione anglosassone quali "ethnicity", che hanno finito per oscurare il processo ininterrotto di ibridismo e di scambio culturale costanti nell'isola. Gli accenni ai passaggi cruciali della storia siciliana lasciano emergere il quadro dinamico dei contatti culturali tra popoli diversi e illuminano i principali nodi problematici affrontati nel testo. La prima sezione, *Non classical languages*, è inaugurata dal contributo di Paolo Poccetti, *Language Relations in Sicily*, che ricostruisce le fonti utili al recupero della lingua siciliana, catalogate in notizie storiche, glosse e testimonianze epigrafiche. Dall'esame dei dati, Poccetti desume il progressivo arretramento della lingua indigena, fino alla sua totale scomparsa alla fine del V secolo. Poccetti insiste sull'influenza giocata dalla lingua autoctona sulle iscrizioni locali, senza che tuttavia si possa avanzare l'ipotesi della sua "indipendenza", di un alfabeto distinto da quello greco. L'analisi di Poccetti mostra, semmai, un quadro di interferenze reciproche, che include l'apporto delle lingue italiche e che porta a individuare tracce di multilinguismo nell'isola, anche in relazione al frequente passaggio di mercenari, fenomeno costante tra V e III secolo a.C. Nel secondo capitolo, *The Elymian Language*, Simona Marchesini, fornisce il consueto breve résumé dello *status quaestionis*, per poi sottolineare i caratteri dell'elimo, lingua indoeuropea. Il nucleo più interessante riguarda l'analisi dell'alfabeto, considerato uno dei molti parametri